

LA CÉRÉMONIE DU NAM-GIAO

Huê, 14 Mars

Le sacrifice triennal offert aux Génies de la Terre et du Ciel par l'Empereur d'Annam, qui accomplit à cette occasion l'acte le plus solennel relevant de son caractère religieux aura lieu, cette année, dans la nuit du 15 au 16 Mars. Exactement, le 16, à 2 heures quarante-cinq du matin. Ainsi en ont décidé les gardiens des Rites, après consultation des astronomes spécialement attachés à la Cour de Huê.

Dès aujourd'hui, on peut dire que tout est prêt pour cette cérémonie. Aboutissement visible d'une longue et lente mise en mouvement de rouages multiples et compliqués. Il ne s'agissait pas seulement de mettre en état l'Esplanade des Sacrifices, qui, après avoir vécu combien brillamment ! quelques heures diurnes et nocturnes, s'endort ensuite pour trois années, et qu'il convient de tirer par avance de ce sommeil. Là, de nombreux coolies ont travaillé, depuis de longues semaines, à faire disparaître toute trace de végétation inopportune, tant sur les tertres divers que sur les murs de soutènement et d'enceinte. Mais il fallait encore pourvoir aux réparations que rend chaque fois urgentes l'injure du temps, sous un climat aussi humide que celui de la capitale de l'Annam. Il fallait aussi repeindre, astiquer, aménager le Palais du Jeune, où Sa Majesté Bao-Dai doit, suivant la tradition formelle, passer 24 heures dans la solitude, pour se purifier. Il convenait, enfin, d'habiller et d'équiper tous les participants de second plan à cette cérémonie dont l'ampleur fut jadis considérable, et qui gardera, cette année encore, grâce à l'activité convaincue qu'a déployé à son organisation S. E. Vo-Liêm, Ministre des Rites, un faste remarquable.

Pour le public, la cérémonie du Nam-giao comporte trois parties : le cortège ; la répétition générale ; le sacrifice lui-même. A la première tout le monde peut assister. Et cette licence justifierait, à elle seule, l'afflux de la foule que les trains et les autobus déversent sans arrêt à Huê, depuis quelques jours. A la seconde, les entrées sont libéralement distribuées, tant aux Français qu'aux Annamites. La troisième, au contraire, se déroule devant un nombre très restreint d'invités. Cette année, l'Empereur officiera lui-même dans un huis-clos presque absolu, puisque seront seuls admis sous la grande tente recouvrant le tertre supérieur, ou Tertre Rond, le Gouverneur Général d'Indochine et le Résident Supérieur de France

en Annam, avec, s'il répond à l'invitation qui lui en a été faite, l'Inspecteur des Colonies chef de la mission présente en Indochine, et pour qui exception à la règle d'éviction est faite, parce qu'il représente le Ministre des Colonies.

Tout est prêt, il faut le répéter ; et le pavoisement des rues que le cortège parcourra, de la porte Ngo-môn jusqu'au Palais du Jeune, où les étendards multicolores claquent joyeusement au vent, sous un ciel que celui-ci a libéré des nuées pluvieuses ; et les innombrables arcs de triomphe ; et les autels d'ancêtres sous leurs dais de verdure et de fleurs ; et les tentes destinées à abriter chacun des autels des Constellations, devant lesquels les hauts dignitaires de la Cour officieront, sur le deuxième tertre, simultanément avec l'Empereur ; et le caparaçon somptueux des éléphants qui ouvriront et fermeront, de leur masse imposante, le cortège du Nam-giao ; et les costumes tous neufs des six cents linhs impériaux qui encadreront la litière laquée et dorée de Sa Majesté ; et les armes de parade ; et les instruments désuets formant l'orchestre aux sons duquel évolueraient en chantant, dans des figures compliquées, les danseurs sacrés.

A cet ensemble de préparatifs, il manque encore une chose, c'est vrai : c'est demain matin seulement qu'on tuera les dix neuf buffles, les six pores et les six chèvres destinés à être brûlés, en entier, durant la cérémonie nocturne. Mais les objets du culte ont été sortis du dépôt spécial où ils demeuraient enfermés depuis trois ans, et répartis entre les divers autels. Mais les pâtés, l'alcool, toutes les offrandes prévues se trouvent déjà assemblés dans les cuisines sacrées, qu'abrite un bâtiment spécial, près de l'enceinte de l'Esplanade des Sacrifices.

La preuve que tout est « en ordre », c'est que diverses répétitions ont déjà eu lieu.

Les premières, de détail, si l'on peut dire, ont entraîné les figurants du cortège à marcher à l'allure convenable, que règlent des batteries de tambours exactement copiées sur celles des armées françaises du XVII^e siècle. L'ensemble une fois bien réglé, le cortège au complet a longuement défilé à l'intérieur de la Citadelle, le long des avenues encadrant les pelouses qui s'étendent entre la Porte Ngo-môn et le Cavalier du Roi. C'était hier. Du haut des terrasses de la porte, le jeune Empereur, les Reines Mère et Grand'Mères et les Ministres assistaient à cette parade. L'effet en fut des plus heureux.

Inutile d'ajouter qu'un nombre impressionnant de spectateurs était accouru pour jouir de ce spectacle. Des rangs nombreux d'Annamites se pressaient le long des avenues empruntées par ce cortège, dans sa marche circulaire.

Cet après-midi, S. M. Bao-Dai, accompagnée des Reines et de plusieurs princesses, s'est rendue à l'Esplanade des Sacrifices où avaient été rassemblés les Mandarins de tous grades qui participeront à la cérémonie du 16.

Devant le jeune Empereur, une répétition de cette cérémonie a eu lieu. Elle portait non seulement sur les danses et les chants et sur l'accomplissement des rites du sacrifice par les mandarins délégués aux divers autels du deuxième tertre, mais aussi sur les divers mouvements rituels que l'Empereur lui-même devra exécuter durant une succession de sacrifices et de prières dont l'ensemble ne demande pas moins de quatre heures.

Attentif, le Souverain a suivi les lentes évolutions, les révérences, les prosternations qu'exécutait, sous l'immense tente bleue, le prince Buu-Liêm. Cette démonstration n'était pas superflue. Car ce sacrifice du Nam-Giao est d'allures très spéciales. Les mouvements de l'officiant suprême s'apparentent, évidemment, à ceux du culte des ancêtres. Mais ils s'en différencient sur de nombreux points, notamment dans la façon dont cet officiant doit gagner, chaque fois, la place des prières, des offrandes et des prosternations. De même qu'à son arrivée à l'Esplanade, il ne doit pas emprunter la partie centrale des allées et des escaliers, cette partie étant réservée aux Génies qui ont été solennellement appelés, depuis plusieurs semaines déjà, à assister au sacrifice; ainsi il doit se présenter devant les autels en tenant compte de la présence à ses côtés, des Génies invisibles, et songer toujours à leur réserver la possibilité d'accéder avant lui à ces autels.

D'où la complication des mouvements et des gestes, qui est apparue, tantôt aux rares privilégiés admis à cette répétition.

Elle s'est terminée à la fin de l'après-midi. Et c'est par des voies encombrées d'une foule déjà en liesse que les automobiles emportant l'Empereur et sa suite ont regagné le Palais, d'où Sa Majesté BAO-DAI partira demain à huit heures, pour se rendre, en chaise à porteurs, dans l'enceinte silencieuse du Palais du Jeune.

* * *

Hué, 15 Mars

Les fonctionnaires du Gouvernement annamite ont quitté, ce matin, la robe de soie bleu-uni que tout le mandarinat de Hué avait revê-

tu depuis trois jours, ainsi que le veulent les rites préparatoires du NAM-GIAO. Celà, pour endosser des tenues plus somptueuses, mais différentes pourtant du grand costume de Courtel qu'on peut le leur voir aux grandes cérémonies de l'année. Car le Sacrifice triennal au Ciel et à la Terre est une solennité dépassant de beaucoup, en portée morale et religieuse, toutes celles que ramènent les dates marquées du calendrier annamite. A cette solennité, des vêtements et des parures spéciales correspondent.

A huit heures trente du matin les mortiers de la Citadelle ont annoncé au peuple le départ de son Souverain quittant la Cité Interdite pour gagner, en cortège de grand appareil, le Palais du Jeune, où il est prescrit qu'il s'isolera durant 24 heures. Rite de purification après lequel la religion annamite considère qu'il sera en mesure de renouveler cette « alliance avec le Sud » (NAM-GIAO) pour laquelle les divinités de la Terre et du Ciel doivent renouveler leur accord, conciliées qu'elles seront à l'Annam par les sacrifices que leur offrira à l'heure opportune de la nuit prochaine, l'Empereur, Fils du Ciel, et Souverain Pontife en même temps que chef d'Etat.

Il est des cortèges plus impressionnants par leur ampleur, il en est peu qui atteignent à la couleur de celui que les habitants de Hué, et les nombreux visiteurs amenés dans cette vieille ville par le désir curieux ou pieux d'assister à la cérémonie de la nuit prochaine ont eu sous les yeux.

Des centaines et des centaines d'étendards aux teintes vives claquant au vent. Le paraçon magnifique des lourds éléphants portant cornac et porte-parasols. Les ors du palanquin, des plates-formes destinées aux objets sacrés ou aux offrandes; du pouce impérial passant à vide comme le palanquin. Le rouge des costumes des linhs habillés de neuf de la tête aux pieds. Les broderies et les dorures des robes et des coiffures désuètes des membres du Co-Mat; des mandarins militaires montés ou non; des porte-glaive et des porte-queue; enfin la chaise fermée de l'Empereur à travers les glaces de laquelle on le voyait hiératique, en lourde robe jaune avec le turban de même couleur. Les porte-parasols et les porte-éventails encadrant les seize vigoureux porteurs sur les épaules desquels oscillait à peine ce véritable carosse sans roues, de laque et d'or, lui aussi; tout cela avait vraiment très grande allure.

Certes les trois corps d'armée prévus par le rituel antique pour devancer, encadrer et suivre le Souverain sont désormais réduits dans de notables proportions. Mais les organisateurs du cortège ont su tirer parti, il faut le

reconnaître à leur éloge, des six cents hommes qui défilèrent lentement, d'abord sur les larges rues côtoyant la Rivière des Parfums, puis le long de la voie en pente qui conduit à l'Esplanade des Sacrifices.

Un concours considérable de foule s'était massée derrière la haie des troupes assurant le service d'honneur. Au passage de S. M. BAO-DAI les fronts s'inclinaient. Et, près de chaque autel — ils étaient légion — les notables qui en assuraient la garde se courbaient ou s'agenouillaient.

Les tambours, les cymbales et les flûtes scandaient la marche de ce cortège. Il contourna sur la droite l'Esplanade des Sacrifices, dont l'immense tente bleu sombre recouvrant le Tertre Rond, dressait sa pointe vers le Ciel. Et il gagna le Palais du Jeûne.

Entrèrent dans son enceinte une petite escorte seulement ; les hauts dignitaires du Mandarinat ; les musiciens et les palanquins, plate-formes, etc... plus haut énumérés.

Devant la salle d'audience aménagée en avant de ses appartements particuliers, le jeune Empereur descendit de sa chaise à porteurs. Les mandarins admis à le suivre jusque là le saluèrent, puis se retirèrent. Ne restèrent à proximité de ses appartements, dans un petit bâtiment élevé sur un des côtés de la cour intérieure, que quatre personnes : S. A. le prince Tung-Đê ; le directeur du Cabinet de Sa Majesté ; son officier d'ordonnance, qu'on avait vu figurer, lui aussi, dans le cortège, dans un pousse voisin de celui du Maréchal du Palais, et le Maître des Cérémonies.

Les rites, pour rigoureux qu'ils aient été jadis, en ce qui concerne l'isolement purificateur de l'Empereur, prévoyaient en effet déjà que celui-ci pourrait avoir à faire appel à des représentants de son Gouvernement et rompre ainsi son isolement, si les besoins de l'Etat l'exigeaient.

Au surplus, en matière de culte, l'Empereur d'Annam, chef unique de la religion, est maître d'apporter aux rites telles modifications qui lui paraissent utiles. C'est ainsi que le rite de l'isolement dans le Palais du Jeûne, qui enfermait naguère encore le souverain durant trois jours, s'est vu amender par les devanciers de S. M. BAO-DAI. Ils réduisirent à 24 heures cette retraite.

L'évènement de l'après-midi a été précisément une modification nouvelle et imprévue à cette coutume. S. M. BAO-DAI, à laquelle il appartient d'établir les transitions entre des usages antiques et les nécessités de l'heure, a jugé sans doute que les exigences d'activité de

la vie contemporaine ne s'accommodaient plus d'une retraite symbolique aussi longue, et que, dans l'organisation d'une cérémonie aussi importante que celle du Nam-Giao, l'œil du Maître s'imposait. Aussi, à la surprise des nombreuses personnes admises à la répétition générale de tantôt, est-elle arrivée, en pousse encadrée par les dignitaires du Palais, sur les esplanades où cette répétition d'ensemble allait se dérouler.

Le Souverain a pu ainsi, mieux que la veille, se rendre compte de la complication du rôle qu'il devra remplir la nuit prochaine. Le Prince Bui-Liêm l'a répété encore une fois devant lui, dans ses moindres gestes. D'ailleurs, à l'intérieur de la Tente recouvrant le Tertre Rond, les autels et leurs ornements, avec tous les objets du culte... étaient tantôt, en place. Tous les assistants de la cérémonie s'y trouvaient aussi, dans le costume qu'ils porteront cette nuit. Ainsi S. M. BAO-DAI a vu l'ensemble de la dite cérémonie. Ce qui lui aurait été impossible sans cela ; au moment où Elle officiera en personne, il lui sera moralement et matériellement interdit de se préoccuper d'autre chose que des rites à accomplir.

Tandis que, sous cette tente bleue, et en présence du Souverain, se déroulaient les sacrifices impériaux, sur le premier et le deuxième Tertres, en plein air, s'accomplissaient des rites analogues, mais où les officiants étaient des Ministres ou de Hauts Mandarins en exercice, chacun d'eux sacrifiant à une constellation ou à une divinité de moindre importance, devant un autel spécial.

Enfin, au son des gongs, des tambours, des flûtes ; au commandement des hérauts psalmodiant leurs ordres, les danseurs exécutaient, en chantant, les danses sacrées.

Sur tout cela, une lumière tamisée par les nuages : elle donnait aux costumes de la cérémonie toute leur valeur, dans les coloris si différents, mais tous somptueux qui conféraient au tableau d'ensemble une richesse indéniable.

Huê, 16 Mars

La répétition générale d'hier après-midi avait marqué par sa couleur et son pittoresque. Mais, peut-être à cause de la trop grande lumière ; peut-être en raison de la quantité des spectateurs dont les agitations nuisaient à l'effet des gestes lents des mandarins, elle n'avait pas dépassé ces deux valeurs. La cérémonie elle-même a atteint toute la grandeur que pouvaient souhaiter les plus difficiles critiques.

Le Gouverneur Général de l'Indochine était arrivé dans la matinée à Huê, afin d'y assister. Le chef de la Mission d'Inspection dans la Colonie, représentant le Ministre, était venu d'Hanoi dans le même but. A deux heures un quart du

matin, un détachement de cavaliers impériaux se rendait à l'Hôtel de la Résidence Supérieure pour escorter jusqu'à l'Esplanade des Sacrifices les automobiles amenant les personnages officiels. Leur cortège, ainsi encadré, illuminé par les reflets rouges des torches de résine que portait chacun des cavaliers, gagna lentement l'abri dressé près de l'entrée nord de l'Esplanade. Là MM. Pierre PASQUIER, HARANGER et Yves CHATEL, furent reçus dans un édifice spécialement dressé pour leur courte attente.

Bientôt, le son lointain des gros tambours annonça que l'Empereur quittait le Palais du Jeûne. Aussitôt, les trois hauts fonctionnaires sus-désignés, seuls admis avec M. CHARLES, ancien précepteur de Sa Majesté, à l'intérieur de la tente du Tertre rond, y furent accompagnés par l'officier d'ordonnance du Souverain.

Puis ce fut le tour des invités d'accéder aux premier et deuxième tertres, où loisir leur était donné de circuler, pour ne rien perdre des cérémonies qui s'y déroulaient.

Leur groupe, très limité, suivit la large avenue qui, entre les pins, se dirige vers l'édifice central, rigoureusement consigné, celui-là. La clarté lunaire ; l'éclat des quatre énormes torches fixées, à mi-hauteur des poteaux spéciaux ; les lueurs de plusieurs centaines de petites lanternes et de cierges gigantesques dissipaient à peine les ombres nocturnes. Et cette pénombre faisait paraître plus vaste encore le champ sacré aux deux étages supérieurs duquel avaient commencé les sacrifices au Ciel et à la Terre.

Des halos éclatants trouaient par place cette ambiance d'obscurité : les autels extérieurs dressés sur le deuxième tertre. Il y en avait neuf : le premier, au pied de l'escalier d'accès au Tertre rond. Là, l'Empereur s'était d'abord arrêté, pour les premières prosternations, avant de monter jusqu'à la tente sous laquelle il officierait. Les huit autres, disposés symétriquement sur les faces est et ouest du tertre et devant chacun desquels un Ministre et un haute dignitaire étaient délégués, pour l'accomplissement du sacrifice au Génie secondaire en l'honneur duquel l'autel était préparé.

A l'Angle sud-est de la troisième enceinte, une immense lueur flamboyait : le brûloir sur l'énorme bûcher duquel se consumait un bufflon abattu au début de l'après-midi et exposé entier aux flammes.

Au pied de chacun des autels, trois animaux d'offrande étaient placés, entiers eux aussi : un bufflon, une chèvre, un porc, tous soigneusement épilés et ébouillantés. Sur les autels eux-mêmes, des plateaux chargés de mets préparés depuis l'avant-veille dans les cuisines sacrées. Et, dans des récipients antiques, le vin et l'alcool du sacrifice.

Des baguettes d'encens brûlaient au milieu des plateaux et des crédences. Leur fumée montait en lentes volutes dans l'air immobile. Un nuage de cette fumée odorante sortait par la porte de la tente ronde, large ouverte.

Les tambours retentissaient à coups sourds. Quand ils se taisaient, de l'ombre de la troisième enceinte montait le chant des flûtes et des lithophones, et les pizzicati des instruments à cordes.

Par intervalles, de l'intérieur de la tente ronde descendaient les voix des hérauts, psalmodiant les indications rituelles à l'adresse de l'auguste officiant. Et les répons des hérauts de l'extérieur arrivaient aussitôt après, tantôt proches, tantôt dans l'éloignement.

Puis des chœurs montaient de la nuit : ceux des mimes exécutant d'abord le pas de la « Majesté céleste militaire », ensuite celui de la « Vertu céleste civile ». On entrevoyait seulement leurs évolutions ; les boucliers et les haches ou la baguette terminée par une tête de dragon qu'ils agitaient en dansant et en chantant. Par-dessus l'ensemble de leurs voix, toujours les coups sourds des tambours, le son des lithophones ; celui de la cloche d'airain, ou le cliquettement du xylophone annonçant la fin d'une figure.

Dans les intervalles de silence, un tintinnablement léger frappait les oreilles ; celui des clochettes ornant la coiffure des officiants qui s'entrechoquaient dans une harmonie curieuse au moindre de leurs mouvements.

Et ces hauts dignitaires de s'incliner, de s'agenouiller, d'élever à la hauteur de leur front les crédences ; d'opérer les mélanges rituels à l'aide de burettes de forme désuète et de calbat réservées à ce sacrifice ; de se prosterner longuement le front contre la natte ; de se redresser ; d'avancer ou de reculer à la voix des hérauts.

De l'ensemble, se dégageait une émotion véritablement religieuse. Et cet office de nuit, en plein air, tandis que sous le couvert de la tente circulaire s'accomplissaient des rites identiques, au milieu des clameurs des hérauts, prenait un caractère impressionnant de grandeur.

Il fut en quelque sorte confirmé par la sortie de S. M. BAO-DAI, après la fin des sacrifices dans la tente du Tertre rond. Le jeune Empereur, précédé par la double file des porteurs d'offrandes escorté par celle des mandarins du Palais ; guidé par le « Respectueux conducteur » en la circonstance S. E. VO-LIÈM, Ministre des Rites, apparut en haut des degrés du troisième tertre. A la lueur des cierges, il semblait pâli par le jeûne et par la longue cérémonie où il venait d'officier, au milieu de la fumée de l'encens et du bois d'aigle.

Il portait un costume somptueux, composé d'une robe d'or, dont le bas formait jupe à larges plis, et dont le haut était dissimulé par un surtout violet sombre brodé de dragons d'or. Une coiffure dorée et gommée, visiblement très lourde, pesait sur son front. De hautes bottes à semelles épaisses de feutre le chaussaient.

Dans ses mains, il tenait la tablette rituelle de jade. Lentement, hiératiquement, le regard fixé dans le lointain, il descendit le large escalier, vint se placer devant l'autel dressé au pied des marches.

De nouveau, la voix des hérauts retentit, pour régler ses attitudes et ses gestes. Et par quatre fois, il se prosterna, front contre terre, pour prendre congé des Génies auxquels il venait d'adresser les prières de son peuple.

Trois inclinaisons du buste suivirent. Puis il s'en fut, vers les degrés du troisième tertre,

au bas dequels son escorte l'attendait. Et il disparut dans la nuit, regagnant le Palais du Jeune, pour y recevoir les salutations des autres officiants et de tous les hauts dignitaires de la Cour et y achever sa nuit.

Ce matin, S. M. BAO-DAI a réintégré la Cité Interdite. Le même cortège que celui formé pour la conduire vers les hauteurs boisées de l'Esplanade des Sacrifices a traversé Hué, — en sens inverse. Les instruments de musique sonnaient allégrement. Une foule respectueuse et joyeuse se pressait sur le parcours. Tout à l'heure, elle s'égaillera dans toutes les directions et la ville reprendra son aspect d'une tranquillité un peu somnolente. Grande fête religieuse du Vieil Annam, le sacrifice triennal du Nam-Giao est terminé.

(Correspondance A. R. I. P.)

HUÉ ET SES CHANSONS

La conférence de M. Thai-Nam-Vân sur *Huê et ses chansons* que nous avons annoncée, a eu lieu avant-hier soir à la Maison des Annamites devant une assistance assez nombreuse parmi laquelle nous avons remarqué MM. Lư-vân-Lang, ingénieur principal des Travaux Publics, Lê-vân-Kim, avocat, Hồ-vân-Kinh, Bùi-quang-Chiêu, le Dr Trần-vân-Đôn, Nguyễn-khắc-Nhưong, Phạm-hà-Huyên commerçant, le commandant Xuân, Vương-quang-Nhưong, avocat, etc...

Le Dr Đôn présenta M. Thai-Nam-Vân à l'auditoire.

Le conférencier commença par parler de Hué et de ses beautés. Un ciel nuancé et serein, des montagnes aux lignes molles qui semblent des dragons verts poursuivant au loin quelque idéal inconnu, une coquette rivière au cours sinueux, dont les eaux vertes laissent voir les poissons, une végétation variée qui parfume les bords du Hương-Giang, des pins langoureux qui couronnent le Ngự-Bình, tout cela constitue la poésie de Hué.

C'est cette poésie qui suggéra à l'ancêtre des Nguyễn de faire bâtir, en 1601, la pagode de Thiên-Mu et un grenier à Kim-Long. Et le conférencier cita un passage du « *Thật-Lục* » relatant le voyage à Hué de l'ancêtre des Nguyễn, Nguyễn Hoàng. Celui-ci, attiré par la beauté du paysage, voulut y transférer sa capitale. Mais le projet ne fut réalisé que plus tard par son fils Sãi-Vương, qui transféra en 1626 sa résidence au village de Phước-An, à 18 kilomètres, de Hué, puis à Kim-Long, Sãi-Vương travailla à l'agrandir et l'embellir.

Alexandre de Rhodes a fait une description très élogieuse de la cour du roi Sãi-Vương, dont les magnificences ne le cédaient en rien

à celle de ses contemporains d'Occident. Ce n'est qu'en 1687 que l'arrière-petit fils de Sãi-Vương transporta sa cour au village de Phú-xuân, l'emplacement actuel de Hué.

Huê, devenu la capitale des Nguyễn, subit de nombreuses vicissitudes. La rivalité des Nguyen et des Trịnh, la guerre des Tây-sơn le meurtrirent, l'enlaidirent. Nguyễn Anh, devenu maître du pays, fixa sa capitale à Hué, « y exerça, son génie créateur et donna, après avoir surmonté bien des difficultés, à sa capitale sa forme définitive et actuelle ». Survinrent les Français. Après la nuit du 5 Juillet 1885, nuit sinistre qui marqua le commencement de l'établissement du Protectorat français en Annam, Hué passa du pouvoir des Nguyễn aux mains des Européens ; il y a beaucoup gagné, car il s'est embelli.

Après cette rapide esquisse de l'histoire de Hué, le conférencier aborda le sujet de sa causerie : les chansons de Hué. Mais avant d'en parler, il s'étendit d'abord sur la musique, car celle-ci, dit-il, est la raison d'être de celle-là. La musique de Hué n'exprime ni pensées ni sentiments de joie ou de douleur, elle traduit la joie ou la douleur mêmes. Comme la joie confine le plus souvent à la douleur, la musique annamite les mêle ensemble pour en faire une harmonie particulière, vague, langoureuse, féminine aussi, laquelle, après avoir libéré l'esprit, amollit agréablement le cœur qui s'ouvre à elle. Comme il a été dit ci-dessus, cette musique n'existe pas seule et pour elle-même.

C'est pourquoi toute la joie des artistes est d'accorder leurs instruments aux modulations de la voix de quelque chanteuse renommée qui marque avec deux baguettes de bambou le rythme traditionnel.

La chanson de Huê a « quelque chose de grave, de mélancolique, de nostalgique, d'intime, de gracieux aussi, quelque chose qui émane d'une vieille civilisation, d'une vieille culture, d'une race fatiguée qui se serait endormie.. » Ici le conférencier récitait quelques chansons tels que le *Từ-Đai-Cảnh*, le *Lưu-Thủy*, le *Hành-Vân*, le *Phú-Lục*. De toutes les chansons de Huê, celles du *Nam-Ai*, du *Nam-Binh* et du *Quả-phụ* se distinguent par la tristesse infinie qui s'en dégage, surtout le *Quả-phụ*, que les chanteuses chantent rarement, car celles-ci craignent qu'en la chantant leur sort n'en soit défavorablement influencé.

Sans méconnaître l'influence que ces chansons peuvent exercer sur l'âme annamite, le

conférencier conclut en faisant appel à l'esprit « nietzschéen » qui manque au peuple annamite, cet esprit qui consiste à dire « oui » à la vie et à puiser dans la source de la vie même la joie, la force et la puissance. « Ce peuple se meurt, dit-il, c'est un fait et vous l'avez constaté dans le caractère de sa musique et de ses chansons ; ce peuple ne veut pas mourir, c'en est un autre, et vous pouvez l'observer autour de vous. Mais pour revivre d'une vie nouvelle, il a besoin de s'insuffler cet esprit nietzschéen dont je viens de vous parler. Cet esprit, j'espère que la jeunesse annamite présente l'aura, pas beaucoup, mais suffisamment pour bâtir l'Annam nouveau ».

(Tribune indochinoise)

UN POÈTE POPULAIRE

Le chansonnier Nguyễn Du

Parmi les œuvres de Nguyễn-Du, la plus belle est, sans conteste, le *Kim-Vân-Kiều*. Ce poème est depuis longtemps célèbre, et je n'aurais certainement rien à ajouter à ce qu'on a déjà dit sur sa valeur littéraire.

Mais il est un fait que je tiens à signaler aux admirateurs du grand poète, c'est que, dans le Hatinh la plupart de ces vers vivent à la façon des chansons populaires.

Sur les eaux comme dans les landes, à travers les vallées comme aux bords des diguettes, ne les ai-je pas, en effet, entendue moduler par des « dân », de leurs voix saccadée et languoureuse ?

On connaît ces vers, ici, du village à la cité et de la mer à la montagne. On les sait par cœur. On les sait, sans savoir par qui ils ont été composés. On les chante, on les fredonne avec amour adaptant leur sens et leur poésie au cadre et à l'émotion du moment. Pour les uns, ils constituent une source de délassements, dans la tâche qui les occupe. Pour les autres, ils sont un appui moral, plus doux que les prières. Générateurs de rêves ailés ou de songes mélancoliques, ils plaisent encore à d'autres que la misère réduit souvent aux plus dures extrémités.

Sur son embarcation qui est généralement la « gazette » de toute une région, le vieux passeur dit, comme un regret, aux hobereaux qu'il transporte :

Thuyền tình vờ ghé đến nơi,

Thì đã trảm gãy bình rơi bao giờ.

« La barque d'amour arriva juste à destination. Mais déjà l'épingle s'était brisée et le vase s'était renversé depuis un temps inconnu ! »

Au bord d'un ruisseau ami, le bûcheron chante de son côté, sous le poids du fagot, en sortant de la montagne :

« *Nao nao dòng nước uốn quanh.*

Nhịp cầu nho nhỏ cuối ghềnh bắc ngang. »

« Paresseusement, le cours d'eau fait des détours. Un pont minuscule le franchit à la pointe du rocher »

Le soir sur la plage, le pêcheur mélancolique lance cet appel à ceux qu'il attend :

« *Buồn trông cửa bể chiều hôm,*

Thuyền ai thấp-thỏang cánh buồm xa xa ? »

« Tristement, je regarde le havre dans le soir qui vient. Quelle est cette barque dont le voile se dessine vaguement ainsi, dans le lointain. »

Et, sous la clarté lunaire, tandis que la nature fait entendre des chuchotements mystérieux, la jeune fille du jonquier, énamourée mais inquiète, songe aux avatars de Tuy-Kiên en récitant :

« *Đau đớn thay phận đàn bà,*

Lời rằng bạc mệnh cũng là lời chung. »

« Que les femmes sont à plaindre ! On dit que sa vie fut malheureuse, mais il peut être de même pour toutes les femmes. »

Et c'est ainsi que pour les « dân » du Hatinh se dégage de ces vers incomparables, je ne sais quoi d'éternel, de désespérant et de réconfortant à la fois.

Mais je m'arrête. Car, il serait fastidieux de multiplier les exemples ci-dessus. Il suffit de retenir que, malgré qu'ils ne soient pas les propres créations de la conscience collective, les vers de Nguyễn-Du l'expriment à leur manière. Comme les « ca-dao », ils ont pris racine dans le pays et, au hasard des circonstances, leur présence s'y manifeste, plus souvent sans doute que celle des bâtonnets d'encens que l'on brûle tous les ans, au village de Tiên-diên, sur la tombe de leur auteur.

VU-HUONG
(France-Annam)